rendre manifeste la constance de la pensée cicéronienne au cours des événements politiques. Dès sa jeunesse, l'orateur célébrait Scipion, Émilien et Caton. Les Gracques lui paraissent estimables dans la mesure où ils ont suivi le même idéal. Mais en 129 Émilien s'est opposé à C. Gracchus. Le temps est venu où Cicéron a dû prendre parti dans ce débat historique : il a opté pour Scipion.

Cicéron, dès le départ, s'est donc inspiré d'une conception large de l'éloquence qui venait des Gracques et de Scipion, de Sulpicius et de Cotta. Mais il a su choisir, quand il fallait, entre les deux tendances. Cherchant le type véritable de l'orateur populaire, il a préféré Périclès à Cléon.

— M. P. Grimal signale que la communication de M. Michel se rattache à une thèse en préparation, relative aux rapports de la rhétorique et de la philosophie chez Cicéron. C'est toujours le problème du *Phèdre* de Platon : comment joindre à l'éloquence la sagesse et la vérité? M. Grimal se félicite de voir poser si finement les termes du problème et élucider par des considérations à la fois historiques, politiques et littéraires une contradiction qui a souvent embarrassé les critiques.

II.

SÉANCE DU SAMEDI 13 FÉVRIER 1960.

Président : M. M. Lejeune.

Membres présents. — Mlle M.-Th. d'Alverny, MM. J. André, J.-M. André, Mmes Fr. Bader, S. Bails, M. H. Bardon, Mlles O. Barenne, C. Bémont, MM. B. Blanco, R. Bloch, Mlle M. Bontemps, MM. A.-J. Boyé, J.-P. Brisson, P. Courcelle, A. Dain, Mme J. Deléani, MM. J.-M. Dentzer, J. Doignon, R. Dreyfus, P. Dufraine, M. Durry, Mlle J. Ernst, MM. P. Flobert, G. Fohlen, R. France, J. Gaudemet, B. Georgin, R. Goujard, P. Grimal, J. Haudry, J. Hellegouarc'h, N. I. Herescu, J. Heurgon, R. P. Hubert, P. Jal, R. Jumeau, Mlle J. Lac, MM. J. Lamaison, S. Lancel, P. Langlois, P. Lévêque, Cl. Margueron, Mme Cl. Margueron, MM. J. Marouzeau, P. Meile, Mlle Y. Mestivier, M. A. Michel, Mme H. Michel-Lévy, MM. J. Morel, J.-P. Morel, B. Neveu, R. Noiville, L. Nougaret, Mme S. Nougaret, MM. G. Ochsenbein, G. Picard, P. Pouthier, J. Reinach, M. Ribaud, J.-P. Robert, Mlle M.-J. Rondeau, MM. M. Santony, G. Serbat, W. Seston, R. P. M. Testard, Mlle S. Viarre, M. J.-P. Wuilleumier.

Informations.

M. M. Lejeune, président, avant d'ouvrir la séance, demande à

l'Assemblée de s'associer à lui pour rendre hommage à la mémoire de Joseph Vendryes, enlevé à la science, à ses intimes, à ses disciples, après une longue vie de labeur fécond dans le domaine des langues classiques, de l'indo-européen, de la linguistique générale et, particulièrement, dans le champ des langues celtiques. Ce que notre génération lui doit sera dit en d'autres circonstances ; notre Société lui rend aujourd'hui l'hommage de son attachement et de son admiration.

— M. J. Marouzeau ajoute seulement quelques mots pour rappeler que J. Vendryes a été un des premiers et des plus fervents adhérents de notre Société, à laquelle il n'a cessé de manifester son attachement ; l'évocation de souvenirs personnels, à travers une époque riche d'épreuves et de labeur scientifique, fait apparaître le rôle éminent de celui qui restera une des grandes figures de sa génération. Une notice nécrologique a pu être insérée dans le volume précédemment paru de la *Revue*.

— M. Lejeune déclare ouverte la séance ordinaire, et salue la présence du professeur G. A. Mansuelli, surintendant aux Antiquités d'Émilie-Romagne, qui, appelé à Paris pour une série de conférences sur la civilisation de l'Italie du Nord et des problèmes de l'art provincial, nous a fait l'honneur d'assister à cette séance de notre Société.

I. — M. P. Grimal étudie, au début de la *Pharsale* de Lucain, l'éloge de Néron, que les scoliastes et, à leur suite, plusieurs interprètes modernes (mais non tous, et notamment M. H. Bardon a condamné cette interprétation) considèrent comme chargé d'une ironie secrète. Les mots de Lucain feraient allusion à des difformités physiques de Néron : sa calvitie, son strabisme, son obésité, une hernie, etc. Or, les témoignages de Suétone et de Tacite montrent que Néron était exempt de ces difformités. L'interprétation « ironique » doit être abandonnée. Comment faut-il comprendre cet éloge?

D'abord en le replaçant à sa date. Celle-ci est aisée à déterminer. Lucain fait allusion aux difficultés de Néron en Arménie, ce qui désigne l'année 62, au moment de la capitulation de Rhandéia. Il fait aussi allusion à des projets de conquête en Éthiopie. Or, 62 est l'année où revient à Rome la mission d'exploration envoyée dans la haute vallée du Nil. Enfin, Lucain parle d'une expédition « au pays des Sères » : c'est le projet de conquête au delà des portes Caspiennes, vers la haute Asie. A partir de 63, ce projet, dont Néron commencera l'exécution, sera en fait modifié à la suite d'une reconnaissance effectuée par Corbulon qui tentera d'entraîner Néron vers le Caucase et le pays des Alains. Le texte de Lucain se place avant cette modification du projet qui eut lieu à partir de 63.

En 62, Lucain est l'ami de Néron. Et, lorsqu'il lui assigne une place

dans l'Empyrée, il le fait avec une intention aisément reconnaissable. Empereur divinisé, Néron doit, comme Auguste, monter dans la Voie lactée. Mais Lucain veut le voir à l'intersection de celle-ci et de l'écliptique solaire. Ce point se situe dans la constellation des Gémeaux, dont l'influence est précisément conforme à l'image que Néron entend donner de son règne[1].

— M. SANTONI fait observer qu'en 62, Lucain ne fait, en flattant Néron, qu'imiter l'exemple que lui donne son oncle Sénèque. Les sentiments intimes du poète et philosophe, quels qu'ils aient pu être, ne prévalent pas contre l'esprit courtisan.

II. — M. J. HEURGON, s'interrogeant sur l'interprétation à donner de l'expression *muliebris audacia* dans un passage délicat de Tite-Live, présente d'abord quelques observations sur l'indifférence de l'historien à certains faits d'érudition que, docile aux courants de son temps, il rapporte consciencieusement, sans avoir l'air d'en soupçonner l'importance ni même de comprendre ce qu'il en dit.

Romulus, méditant l'enlèvement des Sabines, prépare intentionnellement des jeux à Neptune équestre : *Ludos ex industria parat Neptuno equestri sollemnes; Consualia uocat* (I, 9, 6). Qui s'aviserait, si Denys d'Halicarnasse (II, 31, 3) et Festus (p. 36 L.) ne nous l'expliquaient, qu'une étymologie fausse, mais autorisée, faisait de Consus, identifié avec Poséidon Hippios, le dieu des stratagèmes, *deum consilii*? Tite-Live aurait pu écrire : *ideo Consualia uocat*. Il aurait pu écrire, au lieu de *ex industria* : *consilio*. Il passe, et l'on ne saura jamais s'il s'est avisé du rapport qui existait entre les deux faits, mais qui demeurait au-dessous de son horizon.

Au chapitre 57, il évoque, avec un merveilleux talent, en deux tableaux antithétiques, la dissipation relâchée des princesses de la cour des Tarquins et la tenue stricte de la matrone Lucrèce, *nocte sera deditam lanae inter lucubrantes ancillas in medio aedium sedentem*. Une excellente remarque de M. J. Bayet souligne que « le détail (*sedentem*) semble noté par opposition à l'attitude des belles-filles du roi que Tite-Live doit se représenter couchées sur des lits de table, selon l'habitude étrusque ». L'historien moderne saisit ici avec joie un signe du conflit entre deux civilisations qui faisaient à la femme une place inégale, l'une lui assurant des prérogatives et des libertés spéciales, l'autre tendant à la cloîtrer à la maison. Pourtant de ce conflit Tite-Live ne semble pas se douter. Il ne note nulle part que sa Lucrèce est romaine (au contraire de Denys, IV, 64, 4) ; il ne songe pas à la comparer à des

1. Le texte intégral de cette communication figure ci-dessous, p. 296 et suiv.

étrangères. Il a oublié, depuis son chapitre 34, que c'est une dynastie étrusque qui règne à Rome (cf. 46, 3 ; 47, 4). Ce qui le retient, ce n'est pas la psychologie ethnique, l'analyse des rapports entre deux cultures. Nous disons : les Étrusques et les Romains ; comme un classique qu'il est, préoccupé de l'homme en général, il dit : le vice et la vertu.

Où donc a-t-il pris cela, qui est vrai, et même, historiquement, plus vrai qu'il ne pense? On peut croire qu'ici et ailleurs il nous restitue, conservés à l'état de fossiles, et affleurant malgré lui dans les couches vivantes de son récit, des éléments très anciens, irréductibles et inassimilés, d'une tradition hétérogène.

Est-ce en ce sens qu'il faut interpréter, dans les invectives de la violente Tullia contre sa sœur trop douce, qui a épousé le futur Superbe, les mots controversés : *spernere sororem, quod uirum nacta muliebri cessaret audacia*? (I, 46, 6) « Elle qui avait reçu en partage un mari qui était vraiment un homme, elle manquait d'audace féminine ». Or, cette audace féminine choque les idées reçues. Quand Tite-Live (I, 13, 1) nous montre les Sabines s'élançant au milieu des combattants, d'un côté leurs pères, de l'autre leurs maris, et remarque que le malheur avait triomphé de leur timidité féminine, *muliebris pauor* ne pose pas de problème. Quand Salluste, traçant le portrait de Sempronia (*Cat.*, 25, 1), déclare qu'elle avait commis plus d'un méfait d'une audace toute virile, *uirilis audacia* ne suscite pas de commentaire. Mais *muliebris audacia* doit être corrigé à tout prix.

B. Novak, bravement, remplaçait *audacia* par *ignauia* : « elle hésitait par lâcheté féminine ». E. Harrisson suggérait : *uirum nacta audacem muliebri cessaret ignauia*. M. J. Bayet adopte, après Cornelissen, une solution très élégante : *muliebriter cessaret audacia*, qui semble inspiré par Horace, *Odes*, I, 37, de Cléopâtre qui (*non*) *muliebriter pauit ensem*.

Mais sans doute vaut-il mieux garder le texte. Il paraît confirmé, au chapitre suivant (I, 47, 7), par : *His muliebribus instinctus furiis*, « poussé par ces fureurs féminines » (et non : « par les fureurs de *sa* femme »). De l'*audacia*, presque toujours en mauvaise part chez Tite-Live et Cicéron, à l'*amentia*, au *furor*, aux *furiae*, il n'y a qu'une différence de degré. Notre passage doit être aussi rapproché des *regii animi*, du *muliebris spiritus* qui ailleurs (XXIV, 22, 8 ; cf. 11 : *muliebria consilia*) font de Damarata, fille d'Hiéron II, la mauvaise conseillère de son mari Adranadorus. Dans les catégories psychologiques de Tite-Live, il y avait place pour une idée de la femme qui ne se définissait pas par la faiblesse et la crainte, mais par l'incapacité de maîtriser ses passions. C'est elle que la tragédie grecque avait surtout analysée ; c'est elle qui inspire le récit de Tite-Live, placé sous un éclairage délibérément tragique (I, 46, 3).

Tullia est donc un exemple de *muliebres furiae*, de *muliebris audacia*, au sens péjoratif d'impudence effrénée. La difficulté vient de ce que, dans cette phrase chargée d'intentions, où *uirum* déjà est pris dans un sens prégnant, où *uirum* s'oppose à *muliebri*, elle semble prendre à son compte le jugement sévère que l'auteur porte sur elle. Elle relève le défi de l'opinion publique et revendique pour les femmes le droit à la fureur. « Elle manquait de cette frénésie qui est le propre des femmes. » N'est-ce pas un trait de cynisme et d'ironie tragique dont on trouverait l'analogue dans certains accents de la Clytemnestre d'Eschyle et de la Médée d'Euripide?

Mais, si telle est la conception que Tite-Live se fait de Tullia, ce n'est qu'une *interpretatio Romana*. Tullia n'est pas, en fait, très différente de Tanaquil, faiseuse de rois, poussant au trône, par des voies moins violentes, Tarquin l'Ancien et Servius Tullius. En sorte qu'ici encore une donnée historique semble remonter du fond des âges, et que Tite-Live la comprend mal. Il y avait peut-être dans la conscience étrusque une *muliebris audacia* légitime et prise en bonne part.

— M. M. Durry voudrait savoir pour quelle raison M. Hus, dans son livre sur « Les Étrusques », récuse le témoignage de Théopompe sur leur immoralité. Il pense que l'idéal romain de la matrone s'est formé en réaction contre l'exemple de la femme étrusque. La matrone romaine est vertueuse, républicaine, etc..., la femme étrusque est de mœurs libres, monarchiste. Existe-t-il un portrait de femme romaine antérieur à l'influence étrusque?

— M. Heurgon répond à la première question que la peinture tendancieuse de Théopompe, qualifié de *maledicentissimus auctor* par Cornelius Nepos, relève surtout de l'hostilité haineuse et jalouse des Grecs.

— M. R. Bloch fait remarquer que Tite-Live lui-même offre une solution du problème posé par M. Durry. Toute la seconde partie du livre I, dès qu'interviennent les Étrusques, est dominée par des personnalités féminines de premier ordre. Sous les quatre premiers rois, on n'en voit paraître aucune, sauf la sœur d'Horace, qui paie de sa vie sa *muliebris audacia*.

— M. R. Dreyfus souligne que, précisément, la tragédie grecque avait débattu cette question de la « condition » féminine. Il évoque les « Suppliantes » d'Eschyle, où la question était posée d'une façon que la connaissance des autres pièces de la trilogie rendrait sans doute plus claire encore. Il demande si M. Heurgon croit que Tite-Live connaissait ces œuvres, soit directement soit dans des adaptations latines.

— M. HEURGON estime qu'à l'école du grammairien Tite-Live n'avait pu manquer de lire les tragiques grecs, et qu'en fait d'adaptations latines il semble au début de son récit faire allusion au *Thyeste* de Varius, joué avec un grand succès en 29 (I, 46, 3).

— M. J. MAROUZEAU ramène le problème sur le terrain littéraire, observant que dans *muliebri cessaret audacia* l'adjectif, en raison de sa place, jouit d'une mise en relief notable, et il propose une traduction qui rende compte de son importance exceptionnelle : « manque de l'audace qui, pour une fois, serait celle d'une femme ».

— M. M. SANTONI se demande si *cessare* n'a pas ici plutôt la valeur de παύεσθαι que de δεῖσθαι : « parce qu'elle avait trouvé près d'elle un homme, elle se dérobait au rôle d'impétueuse autorité, dévolu normalement, pensait-elle, à une femme ».

III.

SÉANCE DU SAMEDI 12 MARS 1960.

Président : M. P. WUILLEUMIER.

Membres présents. — M^lle^ M.-Th. d'Alverny, M. J. André, M^me^ Fr. Bader, M. H. Bardon, M^lles^ O. Barenne, C. Bémont, MM. B. Blanco, P. Boyancé, A. Bruhl, J.-G. Cèbe, R. Chevallier, J. Collart, M^lle^ S. Corbin, MM. P. Courcelle, A. Dain, J. Doignon, R. Dreyfus, P. Dufraigne, M. Durry, M^lle^ J. Ernst, MM. G. Fohlen, J. Fontaine, J. de Foucault, R. France, M^lles^ A. Freté, H. Fugier, MM. J. Gagé, E. Galletier, P. Grimal, L. Harmand, J. Hellegouarc'h, J. Heurgon, R. P. Hubert, P. Jal, S. Lancel, P. Langlois, Y. Lefèvre, Cl. Margueron, M^me^ Cl. Margueron, MM. J. Marouzeau, G. Mauger, A. Michel, M^me^ H. Michel-Lévy, MM. X. Mignot, J. Monfrin, B. Neveu, L. Nougaret, M^me^ S. Nougaret, M. P. Ochsenbein, M^me^ A. Ohana, M. J. Perret, M^lle^ H. Pétré, MM. H. Pflaum, P. Pouthier, J. Reinach, M^lle^ M.-J. Rondeau, MM. C. Serbat, R. Sindou, RR. PP. M. Testard, M. Verheijen, M. P. Veyne, M^lle^ S. Viarre.

Informations.

M. J. MAROUZEAU, pour la seconde fois en peu de temps, doit faire part à la Société d'un deuil cruel : notre ami O. CHENNEVELLE, jeune encore, vient de nous être enlevé par une déficience cardiaque.

Il a tenu une grande place non seulement parmi ceux de sa génération, qui l'entouraient d'une sorte de culte familial, mais aussi dans le cercle de ses maîtres, qui l'ont de bonne heure associé à leurs tâches,